Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

77-78 | 1999
Nouvelles configurations économiques et hiérarchiques

De la décommunisation au capitalisme en Roumanie

Entretien avec Aurora Liiceanu

Monique Selim et Aurora Liiceanu

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/jda/3062
DOI : 10.4000/jda.3062
ISSN : 2114-2203

Éditeur
Association française des anthropologues

Édition imprimée
Date de publication : 1 juin 1999
Pagination : 53-65
ISSN : 1156-0428

Référence électronique
Monique Selim et Aurora Liiceanu, « De la décommunisation au capitalisme en Roumanie », *Journal des anthropologues* [En ligne], 77-78 | 1999, mis en ligne le 01 juin 2000, consulté le 24 juillet 2020.
URL : http://journals.openedition.org/jda/3062 ; DOI : https://doi.org/10.4000/jda.3062

Ce document a été généré automatiquement le 24 juillet 2020.

Journal des anthropologues

De la décommunisation au capitalisme en Roumanie

Entretien avec Aurora Liiceanu

Monique Selim et Aurora Liiceanu

1 Aurora Liiceanu est un chercheur roumain en psychologie qui a acquis localement une grande notoriété. L'entretien suivant témoigne de sa propre représentation, non seulement des bouleversements sociaux qui ont suivi la décommunisation mais aussi de la dimension personnelle, intime, voire psychique de ces mutations, qui entraînent les individus au repli ou au contraire les convoquent à une complète reconversion de leur comportement. Son discours ne répond nullement aux interprétations programmées d'un point de vue extérieur qui, selon des schémas bipartistes unilinéaires, ne peuvent échapper aux enjeux de (dé)valorisation du passage du communisme au capitalisme. Ce texte donne à voir la vision d'une intellectuelle autochtone repensant sa trajectoire et comparant son activité actuelle aux attitudes de ses collègues. Aurora Liiceanu n'a jamais été membre du parti communiste et a subi une disqualification politico-professionnelle dans la période antérieure. Les termes qu'elle utilise pointent de l'intérieur la sortie volontaire d'une situation d'enfermement prolongé par certains dans la logique propre de leurs pratiques. Elle s'efforce de mettre en évidence les tensions et les contradictions qui travaillent son univers d'appartenance et, au delà de celui-ci, l'ensemble de la société envahie brutalement par une série d'acteurs internationaux stratégiques tels les ONG. La reconquête de nouvelles plages d'« autonomie » s'inscrit dès lors non plus dans l'affrontement à la censure étatique, mais dans la confrontation à des étrangers en position de domination globale, matérielle autant que symbolique. Avant comme maintenant, les contraintes qui pèsent sur la recherche ont donc en commun une relative négation du réel fortement ressentie par Aurora Liiceanu qui parle de colonisation. Sa propre expérience l'induit en effet à être particulièrement sensible aux processus de rehiérarchisation qui s'imposent à tous autant dans leur inscription professionnelle que dans leur univers quotidien à travers des détails apparemment anodins.

2 ***Monique Sélim – Depuis décembre 1989, c'est-à-dire depuis la décommunisation et la chute[1] de Ceausescu en Roumanie, qu'est-ce qui a changé dans l'ensemble des rapports sociaux, pour toi, au niveau du travail, du voisinage de la résidence, de la famille, de la circulation d'argent ? Quels sont les bouleversements dans ta propre vie quotidienne, induits par l'entrée brutale dans un système capitaliste après des décennies de planification « communiste ». Tu es psychologue et membre de l'institut de psychologie, qui s'inscrit dans l'académie roumaine.***

3 **Aurora Liiceanu –** L'institut de psychologie avait été supprimé en 1982, mais il a été reconstitué en mars 1990, trois mois après la chute de Ceausescu et a été inclus de nouveau au sein de l'académie roumaine. Celle-ci était une fraction de la vieille académie et était très liée à la demande politique : elle avait donc été séparée de l'académie roumaine en 1975 et après la chute elle a été abolie ; l'institut de psychologie était alors revenu à la vieille académie qui s'appelle toujours l'académie roumaine. L'institut a été formé à l'initiative de quelques collègues assez âgés. Avant l'abolition en 1982, le recrutement de jeunes dans la recherche était gelé. En 1990, il restait dix chercheurs : une partie était à la retraite, d'autres étaient morts, d'autres encore s'étaient enfuis à l'étranger. Peu à peu des jeunes sont rentrés à l'institut, plutôt pour les avantages du temps libre. Il n'y a en effet pas de programme très strict. Cette position est par ailleurs valorisée.

4 ***M.S. – Si tu compares ta vie et ton travail, avant et après la chute, que dirais-tu ?***

5 **A.L. –** Le régime communiste contrôlait et même planifiait toutes les actions majeures des gens : la carrière, le logement, le nombre des enfants, etc. Moi, de mon côté, je n'ai jamais reçu un logement par l'institut. Ma famille était à Bucarest et j'étais tout le temps la dernière sur la liste, ceux qui venaient de province se voyaient attribuer en priorité un logement.

6 Quant au travail et au salaire, après la chute la situation en 1990 était plus « émotionnelle » qu'aujourd'hui : les gens avaient l'espoir d'un changement global de la société, sans s'apercevoir qu'un changement est nécessaire à l'intérieur de l'individu. J'ai constaté avec tristesse que mes collègues ont continué à travailler sur les mêmes programmes sans s'ouvrir à une problématique du présent. L'isolement leur a fait oublier que la discipline progresse et change, qu'il y a une idéologie professionnelle qui se transforme peu à peu parce que le contexte social conditionne le chercheur. Je dois souligner qu'avant la chute, une rupture totale de la production scientifique des chercheurs en sciences sociales avec la vie dominait. Il n'y avait aucun intérêt réel pour le présent. Même maintenant après neuf ans, il y a une sorte d'idéologie qui consiste à refuser de plonger dans la vie présente, alors qu'un scientifique se doit de comprendre les problèmes tels qu'ils se posent concrètement.

7 ***M.S. – D'une certaine manière, ce que tu décris montre une occultation complète de la rupture politique ?***

8 **A.L. –** Oui, et pourtant la chute a conféré à la psychologie sociale une situation exemplaire, positive : tous les gens parlaient de psychologie dans le discours public et sociétal ; dans les discours officiels les questions de psychologie revenaient sans cesse. Cela parce que pendant le communisme la psychologie était devenue une sorte de « psychologie prolétarienne ». Le psychologue était de ce fait coupé de la vie réelle, enfermé dans cette rhétorique. Il se laissait aller, alors que l'intérêt de la population était très grand pour la psychologie. Mais les psychologues sont restés en marge et ils

sont en majorité absents du débat public. En fait, les sociologues ont donc gagné du terrain car ils sont rentrés dans des relations de commande sociale d'un autre type qu'auparavant : des sondages, des analyses sur le chômage, etc. Ils ont répondu à des contrats payés, ce qui était un changement essentiel. Payés par l'étranger, mais aussi par les partis politiques, par les associations, par le gouvernement : par exemple des contrats sur les élections ou la crédibilité des partis politiques, des institutions. L'esprit d'association des sociologues est supérieur à celui des psychologues, qui restent isolés. Les sociologues ont formé des petites équipes professionnelles très bien placées et ont ainsi conquis l'espace public.

9 ***M.S. – Revenons à ta propre situation.***

10 **A.L. –** Mon avantage, c'est qu'avant la chute je n'étais pas du tout impliquée dans la politique, je n'étais pas membre du parti. J'ai conservé un minimum de mes relations professionnelles avec des collègues étrangers. Après la dissolution de l'institut de psychologie et ma déqualification, j'ai travaillé dans une bibliothèque pédagogique où j'ai pu lire beaucoup de journaux[2]. Même s'il n'y avait pas d'argent, c'était des revues et des journaux et j'ai pu m'imprégner de l'évolution extérieure de la psychologie, portant par exemple sur les thèmes tels que le nationalisme, la xénophobie, les rapports intergroupaux, les recherches interculturelles, etc.

11 ***M.S. – Avant d'aborder la transformation de tes thèmes de recherche, revenons concrètement sur le travail et le salaire. Avant, le salaire que te versait l'institut te permettait de vivre ?***

12 **A.L. –** Oui, mais en même temps je n'avais pas le droit de faire quoi que ce soit pour augmenter mon revenu. C'était « égalitaire ». Après la chute mon salaire a été de 60 dollars par mois environ, mais j'avais la liberté de chercher d'autres ressources, sans que cela soit une urgence économique ; les fractures entre collègues ont débuté à ce moment-là, certains étant rentrés à l'université pour des raisons économiques et non professionnelles. Pourtant une part de mes collègues restaient très réfractaires à l'idée de sortir de leur microcosme supposé cohésif. En fait c'était des individus isolés mais qui restaient ensemble, isolés et ensemble. A l'époque communiste c'était une honte de parler d'argent, surtout pour les intellectuels. Maintenant on commence à parler ouvertement du fait que l'argent change la vie, et cette attitude est de plus en plus valorisée.

13 Souvent j'ai incité des collègues à obtenir de petites activités rémunérées, simplement pour entrer dans les rapports sociaux actuels. Ce type de comportement est très difficile à adopter. Par exemple j'ai proposé un jour à une collègue de venir à une émission de radio à 11 heures. Les organisateurs la prenaient en voiture et la ramenaient à une heure et demie. Mais elle n'a pas voulu, elle avait peur de ne pas y arriver, etc. C'est une attitude intérieure. Maintenant, en tant qu'individu, il faut provoquer la confrontation avec l'espace public et ne pas attendre à la maison d'être demandée : personne ne viendra te proposer un contrat.

14 ***M.S. – Appréhendons plus précisément cette articulation entre les conditions économiques et ce changement d'attitude dans un espace social qui bouge. Actuellement le salaire des gens de l'institut permet-il de vivre ?***

15 **A.L. –** Non, si je n'ai que mon salaire de l'institut, je n'ai qu'une vie très modeste, et c'est pour cette raison que les gens ont commencé à se « débrouiller » ; avec une maison à la campagne, si tu es d'origine rurale, tu peux avoir de quoi manger. Mais moi

je suis urbaine, sans aucun lien avec le milieu rural qui fournit des légumes, de la viande, etc.

16 ***M.S. – Quelles sont tes différentes activités professionnelles en dehors de l'institut ?***

17 **A.L. –** Il y a une sorte de peur et d'inhibition chez mes collègues de quitter l'académie ou de travailler. Mais moi, en 1992 j'ai renoncé totalement à l'académie, et je suis entrée dans les organisations non gouvernementales. Ce n'était pas seulement pour l'argent, même si c'était très bien payé. C'est surtout un espace où tout est possible : les étrangers nous ont demandé des études sur des aspects très différents de la réalité sociale car il n'y avait aucune donnée fiable ; par exemple les suicides, l'éducation sexuelle, etc.

18 J'ai travaillé sur les groupes qui sont les plus sensibles au changement. Avant, pour ne pas avoir d'enfants, l'avortement était la seule solution parce que les contraceptifs étaient interdits en Roumanie. J'ai mené une étude sur la contraception. J'étais intéressée de voir comment l'idée de planning fonctionne dans la tête des gens. Il faut planifier ta carrière, planifier ta famille dans une société où la planification personnelle était impensable, ce qui provoque une paralysie. C'est la question de la responsabilité de soi qui était auparavant inconcevable, et qui reste difficile à maîtriser.

19 ***M.S. – Est-ce que tu peux donner un autre exemple de contrats sur lesquels tu as travaillé plus récemment.***

20 **A.L. –** J'ai aussi travaillé dans une équipe européenne, sur la conception de la citoyenneté dans les pays de l'Ouest et de l'Est et cela m'intéressait beaucoup parce que, outre l'aspect théorique de la construction identitaire, la notion de citoyenneté n'existait pas dans les pays communistes. Actuellement, elle est en train de se structurer avec difficulté.

21 ***M.S. – Oui, les catégories idéologiques du « peuple », de la « masse », dominaient sous le communisme ; c'est un changement radical : on sort d'une catégorie de « massification » et on passe à un concept de personnalisation.***

22 **A.L. –** Il faut maintenant avoir des rapports personnels avec l'Etat et avec la société civile, ce qui, par sa dimension contractuelle, met en jeu une identité « émotionnelle » et « rationnelle ». Avant, j'ai écrit des articles, personne ne les lisait, c'était frustrant.

23 ***M.S. – Maintenant tu travailles par période avec des ONG, avec des institutions européennes ou avec des organisations étrangères ?***

24 **A.L. –** Oui, et surtout je peux m'immerger dans la société civile comme chercheur. Beaucoup d'intellectuels ont abandonné leur métier après la chute, par exemple des médecins qui s'occupent maintenant d'éducation sexuelle ou de promouvoir des médicaments. Ils sont perçus comme non professionnels par leurs collègues, dans la mesure où il y a une tradition de ne pas changer d'identité professionnelle.

25 ***M.S. – Tu as été amenée à être très fréquemment en rapport avec des étrangers, qui sous différents labels d'organisation se sont précipités sur la Roumanie comme sur la Russie, sur tous les pays qui ont été décommunisés avec un regard spécifique. Comment qualifierais-tu le rapport entre ces étrangers qui venaient du monde occidental capitaliste et des chercheurs comme toi ?***

26 **A.L. –** Avec les chercheurs on peut discuter. C'est implicite entre chercheurs de respecter le point de vue de l'autre et de comprendre que nous utilisons des concepts qui ont une connotation différente en fonction du contexte socio-politique.

27 ***M.S. – Et avec les autres étrangers ?***

28 **A.L. –** Avec les non chercheurs, on est placé dans des rapports colonialistes.

29 ***M.S. – Colonialistes, c'est-à-dire des rapports de domination ?***

30 **A.L. –** Oui, avec imposition d'une manière de penser, le soi-disant « know-how ». Voici un exemple qui m'a beaucoup marquée. A un moment donné j'étais impliquée dans un groupe sur la contraception avec un chef de programme américain, qui demandait une évaluation de projet. Sa technicité était tout à fait étrangère aux Roumains. En anglais il y a trois termes « aim », « goal », « purpose ». En roumain il n'y a pas de distinction. Un Roumain qui n'est pas un chercheur, qui n'a pas la rigueur scientifique, ne peut pas penser la différence entre objectif et but. Cela provoque une confusion. Nous avons travaillé ensemble dix heures. Finalement, parmi mes collègues, ceux qui n'étaient pas des chercheurs n'avaient rien compris.

31 ***M.S. – Parlons des experts étrangers, des gens des ONG, etc.***

32 **A.L. –** Ils ne sont pas intéressés par la recherche ; j'ai voulu faire une recherche sur les attitudes envers la parenté et sur la « valeur de l'enfant » dans le contexte de la transformation économique. Je parlais seule : ils jugeaient que c'était une sorte de caprice ou une déformation de chercheur, car ce n'était pas pragmatique.

33 ***M.S. – Et de plus ils ont le pouvoir de l'argent ?***

34 **A.L. –** Oui, c'est le pouvoir de l'argent et aussi le fait que la Roumanie est un terrain idéal pour développer des projets, écrire des rapports en marge du champ professionnel, loin de toute rigueur scientifique qui exige du temps et un capital de connaissances que ces partenaires étrangers ne possèdent pas suffisamment. Comme on dit en roumain, ce sont des gens de deuxième main.

35 ***M.S. – Je te propose d'aborder maintenant le domaine des rapports sociaux dans ton unité de voisinage ; tu as acheté ton appartement en 1979, dans un immeuble collectif ?***

36 **A.L. –** Oui et après j'ai travaillé beaucoup, je gagnais de l'argent. J'ai acheté un autre appartement, plus petit, où je vis maintenant. J'ai loué le premier. L'immeuble où je vis a six appartements, alors que celui d'avant avait dix étages. Je vis là depuis 3 ans, ce qui m'a fait beaucoup réfléchir. Avant la chute il régnait un climat étrange. Chacun était isolé par la suspicion, dans les rapports de voisinage. Je connaissais seulement les gens qui habitaient sur le même palier que moi, et je n'avais que des rapports formels de suspicion comme dans tout l'immeuble. Les rapports n'étaient pas chaleureux, on était comme des étrangers ; maintenant c'est la même chose, mais la dynamique à l'intérieur de l'immeuble est extrême parce qu'on peut louer, changer, vendre, etc. Avant, tout était tellement figé, maintenant il y a des Chinois, des Iraniens, des Arabes, des Grecs, des Roumains, etc. On se salue formellement, c'est tout.

37 ***M.S. – Cette circulation des gens a débuté en 1992-93 ?***

38 **A.L. –** En 1992, parce qu'on a eu la possibilité de louer de façon privée ; beaucoup d'Arabes sont venus, beaucoup de Chinois aussi, pour le commerce ; ce ne sont pas du tout des minorités politisées, ils ne font que du commerce ; ils n'entrent pas dans la lutte politique, comme le font en particulier les Hongrois qui sont dans un rapport historique avec les Roumains ; ces nouveaux venus sont tout à fait à l'écart. C'est néanmoins intéressant parce que tu es invitée tout le temps à avoir un regard « frais » alors que l'expérience du passé était terne, il n'y avait aucun intérêt à connaître les autres ; maintenant c'est très intéressant. Au centre de toute ma pensée sur la société

actuelle l'idée de la comparaison avec les autres domine. Le principe de l'égalitarisme d'antan a été cassé, il a éclaté.

39 ***M.S. – Dans ton deuxième petit immeuble le mélange est-il aussi important ?***

40 **A.L. –** Non, les gens y vivent depuis longtemps et ne changent pas d'appartement. Ils sont tous roumains et l'argent compte beaucoup ; les gens se regardent réciproquement en fonction de la position sociale qui a commencé à être très importante : si tu es connu, si tu es quelqu'un, pour les gens ordinaires ça compte beaucoup ; comme par exemple lorsqu'un paysan vient vendre son lait, moi qui ne suis pas à la maison, les voisins me proposent de me l'acheter.

41 ***M.S. – Tu as l'impression que ce type de service est lié à la position supérieure que tu occupes ?***

42 **A.L. –** Oui, je bénéficie d'une sorte de considération qui est due à la reconnaissance sociale qui m'entoure.

43 ***M.S. – Parlons maintenant du changement dans les rapports familiaux.***

44 **A.L. –** Une perte d'autorité intervient à tous les niveaux, dans un immeuble où chacun fait ce qu'il veut, dans les rapports entre les parents et les enfants ; les parents se sentent dépassés, psychologiquement ils ont un sentiment d'infériorité envers les enfants de 18 ou 20 ans, qui sont plus adaptés à la vie actuelle qu'eux. Les parents ne comprennent pas ce qui se passe dans la société. Un enfant qui gagne plus que son père, ça change beaucoup les rapports.

45 ***M.S. – Encore une fois, c'est le pouvoir de l'argent ?***

46 **A.L. –** Oui. Prenons l'exemple des étudiants qui, auparavant, n'avaient pas le droit de s'engager, de travailler comme les écoliers. Maintenant, une partie a commencé à travailler et à se « débrouiller » : surveiller les élections est rémunéré et donne des relations sociales. En terme de relations interpersonnelles, des alliances sont valorisées au delà de l'argent, ce qui aussi induit un autre rapport à l'argent.

47 ***M.S. – Les parents se trouvent complètement démunis ?***

48 **A.L. –** Totalement. Ne pas chercher à travailler de façon rémunérée isole les gens qui ont peur de ne pas pouvoir maîtriser leur position dans les nouveaux rapports sociaux.

49 ***M.S. – Qu'en est-il de la transformation des rapports entre les hommes et les femmes ?***

50 **A.L. –** Beaucoup de féministes de l'étranger sont venues en Roumanie, pour voir si l'égalité était vraiment un avantage du régime communiste. Elles ont trouvé une société fortement traditionnelle quant aux relations femmes-hommes. Il existe également le mythe de la « femme mauvaise » que l'on peut voir de temps en temps dans le paysage politique, comme par exemple Helena Lupescu. Elle était la maîtresse du roi qui a quitté le trône de Roumanie et s'est enfui avec elle au Portugal. Cela a cassé la dignité et l'unité de l'institution royale en Roumanie, avant le communisme. Cela continue avec Anna Pauker, qui était une très grande communiste et qui avait une ligne téléphonique directe avec Staline. C'est une figure très mauvaise, tout comme Helena Ceausescu. La dynastie de femmes mauvaises au pouvoir pèse comme un mythe négatif sur la place de la femme dans la société.

51 ***M.S. – Dans ces trois figures de femme, le rapport direct au pouvoir les constitue en femmes négatives. Maintenant que serait la « femme mauvaise » dans la nouvelle société capitaliste ?***

52 **A.L.** – Il y a une atomisation des attitudes sur le mode de penser le rapport entre les hommes et les femmes et le rôle de la femme dans l'espace social ; des organismes féministes considèrent que la femme doit rester derrière l'homme et avoir une influence indirecte, occulte.

53 ***M.S.** – **Est-ce que ce sont des féministes roumaines, conservatrices de l'ordre inégalitaire entre hommes et femmes ?***

54 **A.L.** – Oui. C'est l'idéologie de la complémentarité. Par ailleurs, des féministes « agressives » discutent des positions dans l'espace social et dans le politique. Comme ailleurs, dès que tu montes dans la hiérarchie, les hommes dominent. Mais il y a également des positions affirmant que nous sommes dans une période « préféministe ».

55 ***M.S.** – **Pour toi en tant que femme, dans le comportement des hommes face à toi, comment as-tu perçu les changements après 1990, dans ta vie personnelle ? Le comportement de tes collègues masculins, par exemple face à ton dynamisme, ta reconnaissance ?***

56 **A.L.** – On dit que je me débrouille car les femmes sauraient se débrouiller plus habilement que les hommes. On ne loue jamais mes qualités professionnelles, parce qu'en général c'est figé dans la tête que ce sont les hommes qui sont chefs et que les femmes ne sont pas très intéressées par le politique, parce qu'elles sont opprimées dans la vie privée. Dans les magasins pour les hommes, ce sont des femmes qui achètent et si tu vois un homme dans la rue, derrière lui il y a une femme qui lave, qui prépare la nourriture, etc. Les femmes sont très contentes de faire mieux le travail domestique ; elles ne cherchent pas à le partager avec les hommes. J'ai fait une enquête sur les tâches domestiques. Une partie assez grande des jeunes entre 18-24 ans, plus de 30 %, affirmaient que ce sont les femmes qui doivent maîtriser l'espace privé que c'est leur devoir en continuité avec leurs mères. La pression extérieure est très forte. Du point de vue culturel, l'autonomie d'une femme est perçue comme un manque d'amour. Avoir un projet individuel c'est délaisser le bien-être des autres, être perçu comme égoïste, sans dévouement. Une femme ne doit pas compter pour elle-même. Le sacrifice de soi est très valorisé.

57 ***M.S.** – **Concluons sur le rôle de l'argent dans l'ensemble des rapports sociaux ?***

58 **A.L.** – Pour la jeune génération, l'argent compte de plus en plus, la carrière est plus importante que tout. Mais j'ai été sidérée de voir il y a trois ans, pour l'école doctorale de Bucarest (AUPELF-UREF), que trois filles ont refusé les bourses, parce qu'elles ne voulaient pas quitter la Roumanie à cause de leurs fiancés et faisaient passer leur vie sentimentale avant leur carrière. Dans les grandes compagnies multinationales certains travaillent beaucoup, dix heures, quelquefois le samedi et le dimanche. Pour eux, la carrière est plus importante que la famille, le couple et le rapport avec l'argent est un rapport personnel. Il y a un éclatement du système de valeur, dans une société bouleversée ; le changement du point de vue psychologique est terrible, trop rapide par rapport à la vie morose et terne d'antan où l'isolement et le conformisme dominaient.

59 Maintenant, on a besoin de nouvelles classifications de métiers, qui induisent comparaison et discrimination. Auparavant, l'expérience sociale n'était faite que de grandes catégories qui provoquaient une paralysie de la réflexion. Maintenant, les nouvelles catégories, les rapports entre les groupes sociaux (les médecins, les mineurs, les écoliers, les fonctionnaires, les agriculteurs, etc.) sont comme un volcan où tout se confond.

60 ***M.S. – Cette émergence de nouvelles catégories et cette confrontation entre les groupes catégoriels sont-elles liées au fait que l'Etat n'est pas dans un rôle de régulation et dans une position de légitimité ?***

61 **A.L. –** Le communisme a réussi à dévaloriser des métiers comme commerçant, entrepreneur individuel. L'argent était négatif. Maintenant, la société civile est sauvage, chacun fait ce qu'il veut, les prix sont très aléatoires. Il n'y a pas de contrôle mais une visibilité existe maintenant : par exemple, les prostituées, les concours de miss, les top modèles. Tout ce qui était considéré avant 1989 comme le « négatif » (les symboles de la vie capitaliste) ressort actuellement. Les gens voient en cela le mal qu'il faudrait éradiquer, alors qu'il faudrait remodeler les rapports sociaux et la société dans son ensemble.

NOTES

1. Durant tout cet entretien, l'expression « la chute » est seule utilisée.

2. Cf. « Itinéraires individuels et structures macropolitiques : de la déqualification en Roumanie », entretien de M. Sélim avec A. Liiceanu, *Journal des anthropologues*, 57-58 : 127-133.

AUTEURS

MONIQUE SELIM

IRD